

Le nombre d'or fait partie de ces rares nombres auxquels les humains attribuent un tas de propriétés magiques. Ce nombre a fasciné le monde depuis près de 2400 ans.



Par Dr Hamid BOUHIQUI

En effet, le premier à l'avoir défini de manière précise est Euclide (325 - 265 av. JC) dans son livre « Les éléments ». Plus tard, en 1509, Luca Pacioli (1445-1517) a publié trois volumes sur les multiples propriétés de ce fameux nombre -en fait, un rapport entre deux segments ou deux surfaces, qu'il appela la « proportion divine. »

Pour saisir sa définition, prenez un segment de longueur A et divisez-le en deux parties inégales B et C. Si le rapport de A sur B est le même que celui de B sur C, alors ce rapport est le nombre d'or (environ 1.62), auquel on attribue une qualité visuelle intrinsèque : une géométrie qui contient des surfaces ou des segments dont les rapports sont d'environ 1.62, serait esthétiquement meilleure.

Comme ce nombre est censé améliorer l'esthétique, il est normal que des artistes, des architectes, des designers, des bédéistes et des scientifiques s'y soient intéressés. Leonard De Vinci l'a utilisé pour bien proportionner ses personnages. C'est probablement ce qui a inspiré Dan Brown pour son roman « Da Vinci Code. » L'amitié de De Vinci avec Luca Pacioli prouve qu'il connaissait bien ce nombre et qu'il l'a utilisé de manière délibérée, contrairement à d'autres artistes qui l'ont utilisé intuitivement.

On retrouve ce rapport d'or sur d'autres grandes œuvres d'art telles que « La naissance de Vénus » de Botticelli, pas seulement au niveau de la composition mais aussi dans les dimensions du tableau qui est un rectangle d'or. Dans « L'adoration des Mages » de Velázquez, le format du tableau est un rectangle d'or, et on remarque que Velázquez s'est arrangé pour mettre le visage de Jésus sur une intersection qui subdivise le tableau en surfaces d'or. Dali l'a utilisé de manière explicite dans son tableau, qui est un rectangle d'or, « la Cène. » Et

le fameux architecte Suisse Le Corbusier, a créé en 1943, tout un système de mesure, basé sur les proportions du corps humain et le nombre d'or. Ce système appelé « Modulor » donne des standards censés rendre harmonieuses les proportions de diverses formes architecturales. Utilisé probablement de manière intuitive dans le panthéon, le nombre d'or aurait été volontairement employé dans la grande mosquée d'El Kairouan, par exemple. Et ces exemples ne sont que le sommet de l'iceberg en termes d'utilisation de ce nombre en art.

Côté science, des expériences ont été pratiquées pour vérifier si ces « proportions divines » avaient réellement une attraction particulière pour les humains, mais les résultats sont discutables. D'où une controverse autour de leur apport à l'esthétique. On se pose aussi la question si le rapport d'or (1.62) est vraiment significativement meilleur que des rapports proches tels que 1.5 ou 1.75 par exemple.

De l'art des fous à l'art brut

On dit souvent que Jean Dubuffet a inventé l'art brut! Et c'est faux car l'art brut existait bien avant Dubuffet. Sans vouloir amoindrir l'immense contribution de Dubuffet, il s'agit de souligner le fait que ce dernier ne l'a pas inventé mais simplement découvert.

Jean Dubuffet, qui a commencé sa carrière artistique très tard dans sa vie, s'intéressait à la vie quotidienne et à l'art populaire. Il n'était préoccupé ni par l'art, ni par la beauté, mais seulement par la création. Ce qui l'intéressait, c'est une sorte d'art qui ne se préoccupait pas de l'aspect artistique. Un art inconscient de sa propre portée artistique. Une forme de création spontanée, authentique, en dehors des circuits « culturels ». Un art créé à partir de pures et authentiques impulsions créatrices, où les soucis de compétition, de reconnaissance et de promotion sociale n'intervenaient pas. Un art où « La préoccupation artistique est primitivement étrangère à la réalisation de l'art » comme disait Marcel Réja dans son livre « L'art chez les fous » en 1907.

Dubuffet soutenait que la « culture » dominante a assimilé chaque nouveau développement dans l'art, et enlevé ainsi tout pouvoir qui pouvait y exister. Le résultat est l'étouffement de l'expression authentique.

C'est ainsi que Dubuffet s'est trouvé attiré par la création dans les hôpitaux psychiatriques. En effet, les « fous » qui créent n'ont cure de la culture comme on

Au sujet du Dr Hamid Bouhioui

Hamid Bouhioui est un artiste peintre maroco-canadien, né en 1963 à Casablanca. Il perd sa mère à l'âge de 13 ans et son père à 17, mais il ne manque de rien et passe une enfance très heureuse.

À l'âge de 15 ans, son professeur d'arabe, un syrien doué en calligraphie, remarque ses talents en dessin et en calligraphie et lui demande de décorer la salle des professeurs. C'est ainsi qu'il expose ses travaux pour la première fois. Durant cette période d'adolescence, il inventait toutes sortes de systèmes électriques et de machines mouvantes en utilisant des moteurs de vieux magnétophones, ce qui impressionnait son entourage et faisait souvent sauter les fusibles de la maison. En même temps, il suit de brillantes études secondaires où il est souvent le premier de sa classe et parfois de tout l'établissement.

Doué en sciences, il part étudier en France où il obtient un doctorat en génie mécanique, spécialisé en acoustique et vibrations. Dans la foulée, il co-invente un système acoustique performant et dépose un brevet international (1991). Ensuite, il part faire de la recherche au Canada. D'abord à l'université de Sherbrooke, où l'effarante aridité intérieure de son supérieur l'ennuie énormément, et passe donc ses nuits à peindre. Puis à Vancouver où il est chercheur à UBC (University of British Columbia) durant sept années. Il travaille sur le futur Boeing 777 et voyage souvent à Seattle donner des conférences au sein de l'équipe acoustique de Boeing. En même temps, il expose ses œuvres un peu partout dans la ville et notamment au centre culturel francophone de Vancouver

qui lui donne une bonne visibilité médiatique (interviews sur TV5, Global TV et Radio Canada).

À UBC, Bouhioui dirige une équipe de stagiaires et d'étudiants en 3ème cycle pour modéliser un matériau composite récemment fabriqué par la NASA. Mais il passe tout son temps libre dans la peinture et l'écriture. Après 7 ans à Vancouver, l'art commence à prendre tellement d'espace dans sa vie, qu'il ne trouve plus le temps de se concentrer sur la recherche scientifique. Aller au bureau chaque matin devient une corvée car il peint très tard la nuit. Il se prépare mentalement à abandonner la science et se consacrer à l'art. « Tout jeune, je voulais être astrophysicien pour comprendre l'univers, mais j'ai fini par passer mon temps à résoudre des problèmes technologiques, trop humains à mon goût. L'appel de l'art, son universalité et son infini potentiel ont fini par l'emporter et j'ai abandonné la recherche. Ce n'était pas facile, ni aisé, ni rassurant, mais il fallait le faire. »

Depuis l'an 2000, Bouhioui a participé à des résidences d'artistes internationales et exposé ses œuvres au Maroc, en France, en Angleterre, au Canada et ailleurs. Il a écrit deux livres et tenu, durant trois ans, une chronique artistique hebdomadaire sur les colonnes du quotidien national « Aujourd'hui le Maroc. » Bouhioui est aujourd'hui critique d'art chez Magazin'Art, une des plus importantes revues d'art bilingues au Canada. Plusieurs collectionneurs, ainsi que les célèbres scientifiques marocains Kamal Oudrhiri (NASA), et Myryam Chedid (Antarctique) possèdent des œuvres de Bouhioui.

peut facilement l'imaginer. Pour cette raison, Dubuffet considérait que leurs travaux étaient plus précieux que ceux des artistes professionnels. La première fois que l'expression « art brut » est apparue, c'était dans une lettre que Dubuffet adressait au peintre suisse René Auberjonois, le 28 août 1945. L'art brut était donc la solution de Dubuffet au problème de l'authenticité. Seul l'art brut était immunisé de l'influence et de l'assimilation de la culture parce que ses artistes, qui sont des personnes exemptes de culture artistique, sans pour autant être tous des « fous », n'étaient eux-mêmes pas capables ou pas prêts à être assimilés.

On connaît aujourd'hui beaucoup d'artistes issus des asiles psychiatriques, mais le plus connu est Adolf Wölfli. Dubuffet s'était beaucoup intéressé à Wölfli qui est le premier malade psychiatrique au monde à être considéré comme un ar-

tiste à part entière. Son cas est évidemment différent de celui des artistes établis « devenus fous » car Wölfli a commencé son activité artistique après son internement, et de manière spontanée, après une tentative d'évasion. L'œuvre de ce dernier est devenue pour Dubuffet le classique de l'art brut par excellence.

Wölfli a laissé une œuvre monumentale sous forme de 45 volumes dans lesquels il racontait l'histoire en partie imaginaire de sa propre vie avec 25000 pages, 1600 illustrations et 1500 collages. Il avait été découvert par Walter Morgenthaler, psychiatre, qui avait publié un livre en 1921 sur ce patient, sous le titre « Un malade psychiatrique comme Artiste. »